

Rocaille

Lorsqu'un nouvel espace s'offre à moi, il m'est difficile de ne pas l'effleurer du bout des doigts. Chaque sillon de ma peau s'écorche de légèreté ; c'est voluptueux la roche si elle veut. Les empreintes que je laisse sont un retour en arrière, fossiles pour l'heure invisible. Je vais attendre patiemment, comme un bon vieux livre oublié, qu'il soit l'heure de l'ouvrir à nouveau. Je vais peut-être faire confiance à mes souvenirs, où chaque instant est un mensonge que je me raconterai plus tard. Lorsque mes mains se font chercheuses de récit, elles prennent tout ce qui hante comme compagnon. Ensemble, on danse sur des reliefs qui prendront sens dans le secret des pensées. Je me souviens de la grande dame aux pieds d'argile, elle me disait que prendre la main d'un inconnu dans la rue était un moyen de se prouver que l'on existe encore. C'était comme ça qu'elle s'extirpait du royaume et qu'elle venait glisser de petits cailloux sous mon lit. Compter les cailloux : 1,2,3...44,45,46...je rêve.

Ma conscience est un module morcelé qui donne l'aval de l'être. Avance, accepte, accélère, amène, attrape, avale. Je suis floue et humide, froide comme une pierre pourtant tendre. D'ordinaire la fenêtre laisse passer la lumière, mais cette fois-ci, elle invite la brume. L'encadrement devient le passage entre ce qui n'a jamais pu être et ce qui a depuis longtemps cessé d'exister. Comme chaque regard que force la pluie sur cette dernière, l'écho d'une question revient inlassablement. Je ne pourrai jamais comprendre la mort, mais je m'efforcerai de faire effondrer son sens, j'userai les mots comme le temps use la pierre pour que la mélancolie, ma dame aux pieds d'argile, garde dans sa poche les éléments perdus. Et tous les soirs, elle reviendra les déposer sous le lit.

Voilà qu'elle a contaminé mes allégories la dame et soudain les nuances de gris dont elle fait mention sont celles de l'ombre – en nombre – et me répondent. Nous devons nous retrouver, cette fois dans une grotte. Je marche bizarrement, car c'est cette allure de pas si agile que mon corps essaie de copier. Au loin, elle, elle marche lentement, à rebours et pourtant en avant. Je comprends soudain que sa démarche est une auto-annihilation et que je me dirige droit dessus ; c'est la collision. Il en résulte des brisures de réponses en mosaïque où je découpe mes intentions comme un voile de soie dont je me pare. À notre rencontre – lui si lisse, moi la rocaille – tout devient présent, car les créatures ne divulguent jamais l'état mais l'instant de leur création.

Vanessa Cimorelli

Rocaille

When a new space offers itself to me, I find it hard not to touch it with my fingertips. Every track of my skin is lightly scratched; it is voluptuous the rock when it wants. The footprints I leave are a step back, fossils for the unseen hour. I will wait patiently, like a good old forgotten book, until it is time to open it again. Perhaps I trust my memories, where each moment is a lie that I will tell myself later. When my hands become story seekers, they take whatever haunts them as companions. Together we dance on reliefs that will make sense in the mystery of thought. I remember the great lady with clay feet who used to tell me that she took a stranger's hand in the street to prove to herself that she still existed. That's how she came out of the kingdom and slipped small stones under my bed. Counting the stones: 1,2,3...44,45,46...I am dreaming.

Advance, accept, accelerate, bring, catch, swallow. I am blurry and wet, cold as a soft stone. Usually, the window lets the light through, but it invites the mist this time. The frame becomes a threshold between what could never be and what has long since ceased to exist. The rain casts on the latter with each glimpse, and the echo of a question returns relentlessly. I will never understand death, but I will strive to collapse its meaning; I will use words while time wears away the stone so that melancholy, my lady with clay feet, keeps the lost elements in her pocket. And every evening, she will return to put them under the bed.

Now that she has infected my allegories, all shades of grey she mentions are suddenly those of the shadow - in numbers - and answer me. We must meet again, this time in a cave. I walk strangely, for this pace of steps so nimble that my body tries to copy. In the distance, she strolls backwards and yet forwards. Suddenly I realise that her walk is self-annihilation and that I am heading straight for it; it is the collision. The result is a mosaic of broken answers in which I cut out my intentions like a silk veil with which I adorn myself. When we meet - it so smooth, I the rock - everything becomes present, for creatures never disclose the state but the instant of their creation.

Vanessa Cimorelli